

vers la Boyne sur la rive opposée de laquelle on voit le cimetière de Brug. Mais à l'approche du char qui s'avance pour le traverser, le fleuve se dresse furieux : il élève ses eaux comme une montagne, et les guerriers fénians sont forcés de reculer. Ils ne s'avouent pourtant pas vaincus ; quatre des plus robustes chargent la bière sur leur dos, et deux par deux, d'un pas rapide, bras contre bras, épaule contre épaule, ils l'emportent à travers le fleuve. Ce fut un beau spectacle que leur lutte contre les vagues qui venaient se fondre en écume contre la muraille de fer de ces braves guerriers unis.

“ Mais voilà qu'au milieu du fleuve leurs pieds se dérobaient sous eux, et tantôt ils glissent, tantôt ils nagent, tantôt ils plongent forcément autour de la bière mouvante. Alors, comme un jeune vainqueur qui, du fer de sa lance, enlève la bague dans la lice, la Boyne de dessus leurs épaules enlève le cercueil, et fièrement porte au loin le roi.

Le lendemain matin des pasteurs le trouvèrent sur le roc de Rosnary et le déposèrent en terre.”

Dans ce lieu paisible et fleuri il dort au bord des flots amis qui murmurent à son oreille je ne sais quels sons d'espérance ; “ il dort en attendant que le soleil se lève, car ce n'est encore que l'aurore.”

Tel est le poème de *Cormac* ou plutôt son squelette, car une froide analyse ne mérite pas d'autre nom ; pour s'en faire une idée exacte, il faut lire l'original. C'est surtout quand commence l'assaut du fleuve contre les Fénians que l'auteur se surpasse ; chacune de ses strophes suit le mouvement de la houle, son rythme lutte d'énergie avec la situation, et plus heureux que les guerriers, il en sort vainqueur. Quand il se calme avec le fleuve, le

contraste entre les rives où aborde le roi et celles qu'il vient de quitter est de l'effet le mieux réussi.

Mais que dire du trait final, de ce rayon qui éclaire et console la tombe du premier croyant ?

S'il n'était temps de sortir enfin des tombeaux, je m'arrêteraient encore près de celui de la belle-fille d'Ossian, de la veuve d'Oscar, qui mourut de chagrin après la bataille de Gabhra où son mari fut tué. M. Ferguson s'est conduit envers Aidize comme un de ces chefs fénians qui dressèrent pour elle le cromlech de Howthpark ; non content de placer la douce et triste image de l'héroïne féniane dans le cadre charmant de son nouveau volume, il lui a fait l'honneur d'un monument particulier. Tous les hommes d'art et de goût connaissent

Ce magnifique album où d'une main discrète
De suaves pensées sont tracés à demi,
Où le nom qu'on admire est le nom du poète,
Où le nom du poète est le nom d'un ami.

Supposez un poème de Brizeux sur une héroïne bretonne du moyen âge, Jeanne de Montfort ou toute autre, avec des vignettes tirées du psautier d'Anne de Bretagne, et des paysages de Claude Lorrain.

Mais encore une fois, *paix aux morts*, comme dit Burger.

Voici venir d'ailleurs de rudes vivants, peu disposés à nous laisser rêver ; au lieu des armures de bronze des chevaliers fénians, “ ils sont vêtus de cuir de la tête aux pieds ; seules, leurs larges mains sont nues. Appuyés sur de lourds marteaux, ils se tiennent debout, pleins d'ardeur, comme des soldats devant l'ennemi. Leurs visages sont enflammés ; de temps en temps ils crient : *hourra !* A coups redoublés leurs marteaux frappent.

“ *Hourra !* Les éclairs en fusion pétillent et se répandent çà et là ; une grêle de feu jaillit à chaque coup, la cotte de cuir fait rebondir